

classiques dans un collège ou autre institution de hautes études. Ils sont, ajoutait-il, aussi civilisés que le reste de la population environnante. Du reste, ils ont tous, plus ou moins du sang blanc dans les veines."

M. Ernest Gagnon, dans ses *Feuilles Volantes et Pages d'Histoire*, publiées en 1910, raconte le fait suivant, exemple typique de l'évolution accomplie depuis deux siècles par certaines tribus autochtones :

"Il y a quelques années, dit-il, un Huron des bords du lac Érié vint faire visite aux descendants des familles décimées de la tribu qui furent conduites, vers 1650, par le Père Paul Ragueneau, dans le voisinage de Québec. C'était un beau jeune homme au regard d'aigle, aux cheveux très noirs, qui parlait exclusivement l'anglais. À Lorette, il fut l'hôte du 'guerrier' Paul Picard—TsaSenhohi—qui lui, parlait le français et l'anglais, mais savait à peine quelques mots de la langue huronne. Après les premiers épanchements, le Huron de la province d'Ontario finit par dire qu'il était avocat.

"Et moi, repliqua 'TsaSenhohi', je suis notaire.

"J'ignore si, en cette circonstance, ajoute M. Gagnon, on fit résonner les chichigouanes¹; je sais seulement que, dans le salon du guerrier notaire, il y avait un piano."

On ne réussira pas sans doute à régénérer ainsi toute la race sauvage, car une partie des peuplades, vivant en dehors des réserves, disparaîtra probablement sans avoir pu s'adapter.

D'autres, songeant toujours aux gloires d'autrefois, ne peuvent se résigner à admettre comme permanent et définitif l'état actuel des choses. "Un jour viendra, répètent encore aux jeunes gens quelques vieux chefs Cris et Pieds-Noirs, où les Blancs disparaîtront, et où les buffles sortiront de terre." Quoi qu'il en soit, les efforts qui se font actuellement pour le relèvement de la race autochtone sont dignes des plus sincères félicitations et des encouragements. N'oublions pas, toutefois, que le succès sera toujours en proportion de la fidélité que nous apporterons nous-mêmes à nous inspirer des principes chrétiens et à conformer notre conduite aux enseignements de l'Évangile, seules sources de vie pour les peuples comme pour les individus. Aujourd'hui comme autrefois, ce qu'il faut craindre le plus pour les Indiens est "l'eau de feu," et, malheureusement, il y a des Blancs soi-disant chrétiens qui ne se font aucun scrupule de leur vendre de la boisson, ce qui fait qu'ils contractent un vice presque irrémédiable: l'intempérance. "Les Micmacs de Ristigouche, disait en 1910 le R. P. Pacifique, leur missionnaire, ne diminuent pas, mais il faut avouer, hélas! qu'ils n'augmentent pas; les familles seraient assez nombreuses; les mères de dix enfants ne sont pas rares, mais la mortalité infantile est considérable. La phthisie et l'alcool sont les grands ennemis des Sauvages, surtout parce qu'ils ne savent pas les combattre par l'hygiène et par

¹ Le *chichigouane*, corne de bœuf ou de bison remplie de petits cailloux, était un instrument dont s'accompagnaient les Sauvages dans leurs chants ou leurs danses. On comprend qu'un semblable instrument était plus bruyant qu'harmonieux.